

**\* « Les Indigènes, Race et classe dans les ruines de l'Empire ». A propos du livre d'Akala :  
*Natives. Race & Class in the Ruins of Empire***



..



*\* Né à Kentish Town, dans le nord de Londres en 1983, Akala est un rappeur, journaliste, auteur militant et poète britannique. (Ci-dessus : la photo de son livre audio et un portrait de lui.)*

Akala est devenu le commentateur favori des «relations interraciales» au Royaume-Uni dans les médias parce qu'il sait s'exprimer avec aisance<sup>1</sup>. Il a formulé ses réflexions dans un livre concis et facile à lire sur le sujet, qui a suscité un grand intérêt dans toutes sortes de milieux. Les principales questions qu'il aborde sont les suivantes : pourquoi et comment le racisme se manifeste-t-il et perdure-t-il, en particulier contre les Noirs ? Quelle a été son histoire et comment fonctionne-t-il aujourd'hui ? On pourrait supposer qu'il apporte aussi quelques propositions concrètes pour y mettre fin, mais cela fait cruellement défaut dans ce livre, étant donné ses conclusions pessimistes.

---

<sup>1</sup> On trouvera une longue interview d'Akala (en anglais) à propos de son livre et de ses idées ici : <https://www.youtube.com/watch?v=atfVUgyEIOI>

Cette absence de stratégie viable ou de propositions politiques découle en grande partie de son analyse, qui, bien qu'elle soit exhaustive et pertinente à bien des égards, est finalement piégée dans le cadre d'une «exception noire» qui se concentre trop sur le rôle de la culture et des idées comme moteurs du changement, plutôt que sur des bases matérielles.

Ainsi, bien qu'il évoque les problèmes de classe à différents moments de son livre et admette que les hypothèses fondées sur la race se recoupent souvent avec les indicateurs de classe, il semble toujours penser que les jeunes garçons noirs s'en tirent systématiquement le plus mal dans toutes les situations. En d'autres termes, c'est avant tout le marqueur racial qui expliquerait la perpétuation des discriminations et des stéréotypes négatifs, plutôt que la position de classe d'une personne dans la société. Bien qu'il soit plus facile de maintenir cette vision axée sur la race lorsqu'on souligne le fait que les hommes noirs sont touchés de façon disproportionnée par la violence policière, il devient difficile de la maintenir lorsqu'on décrit les raisons pour lesquelles les jeunes Noirs sont les principales victimes et les principaux auteurs de la violence liée aux gangs.

Pour se défendre contre les accusations racistes selon lesquelles le crime serait «un problème noir», même les partisans d'une vision centrée sur la race comme Akala doivent jouer la carte de la classe et faire remarquer que, autrefois, Glasgow et ses habitants «blancs» avaient le taux de meurtres de rue le plus élevé. On ne parle jamais de la criminalité écossaise comme d'une criminalité entre-les-Blancs. Au contraire, il est assez évident que les taux de criminalité élevés sont liés à la pauvreté et à l'économie informelle.

L'«exception noire» est problématique à plusieurs égards : elle limite les possibilités de construire un mouvement ouvrier plus large qui considère les similitudes comme la base d'un front uni (par exemple, ceux qui obtiennent les plus mauvais résultats scolaires sont les jeunes garçons blancs de la classe ouvrière ; par conséquent, la forme du désavantage varie si vous êtes noir, mais le marqueur de classe est peut-être un indicateur plus pertinent pour comprendre la manière dont les enseignants et le système scolaire vous traitent) ; l'«exception noire» conduit à une politique antiraciste qui ne remet pas en cause le fait que la société est organisée sur la base d'une hiérarchie de classe (par exemple, cette idéologie voit la pauvreté comme une question d'inégalité, plutôt que comme un résultat systémique de l'exploitation capitaliste) ; et elle omet d'interroger les divisions de classe et les différentes positions que les hommes et les femmes occupent dans la «communauté noire».

La notion de «communauté noire» doit également être davantage remise en question.

Akala est un panafricaniste<sup>2</sup> autoproclamé. Or ce courant a une histoire compliquée par rapport au marxisme car il met l'accent sur l'unification et les expériences partagées des hommes et des femmes d'origine africaine dans le monde, plutôt que sur l'existence d'un prolétariat international. Selon Akala, son rôle en tant que panafricaniste est de cultiver une *«compréhension mutuelle entre les populations de l'Afrique et ses différentes diasporas – étant donné que nous sommes confrontés à des défis historiques similaires et entremêlés»*.

Alors qu'il se garde de présenter une vision monolithique de l'expérience noire, il lui est difficile de ne pas tomber dans les pièges évidents d'une telle perspective : à savoir que les Noirs du monde entier auraient plus de choses en commun que leurs pairs de « races » différentes. Akala est en partie capable de se sortir de ce piège en mettant en avant la notion d'une *«expérience commune aux Noirs»* parce que les Noirs au Royaume-Uni appartiennent majoritairement à la «classe ouvrière» et ne représentent que 3% de la population britannique. Mais ce type d'analyse reste paresseux.

Dans d'autres pays où la population est majoritairement noire, la stratification de classe habituelle prévaut et sape la notion d'une simple « unité noire » ou d'une « expérience commune » aux Noirs. Et

---

<sup>2</sup> Sur le panafricanisme on lira le livre de João Bernardo, *De retour en Afrique. Des révoltes d'esclaves au panafricanisme*, Editions Ni patrie ni frontières, 2018, <http://mondialisme.org/spip.php?article2692>

aux États-Unis, où la population noire représente près de quatre fois la population grecque<sup>3</sup>, il semble absurde de penser que leur identité raciale détermine leur position sociale commune et unifiée, leurs sympathies politiques et leurs expériences de vie.

Pour contourner ce problème, Akala utilise un dénominateur commun pour rassembler les membres d'une «race» aussi variée et disparate : leur expérience commune de la «suprématie blanche». Akala évoque la «suprématie blanche» qu'a construite l'impérialisme et qui se perpétue de nos jours par le biais du racisme institutionnel, principalement au sein du système éducatif et de la police. Sur ce plan, son livre est très utile parce qu'il décrit ses propres expériences et les effets psychologiques plus larges (par exemple l'internalisation des idées racistes) de ces rencontres répétées et préjudiciables avec les flics. En même temps, Akala reconnaît les limites de cette approche lorsqu'il écrit : *«Il est difficile de convaincre nos amis igbos qui ont fui le Biafra, ou ceux qui ont fui la guerre en Sierra Leone, que le Grand Méchant blanc est le seul problème, ou même, dans de nombreux cas, le problème principal.»*

Il en conclue que les approches et les dialogues doivent devenir plus subtils et nuancés. Mais si ce pluralisme peut être efficace pour expliquer des cas particuliers d'injustice, nous aidera-t-il à identifier et à expliquer les dynamiques de classe et les tendances de classe changeantes qui traversent toutes les régions et tous les peuples ?

Alors qu'une théorie de la «race» centrée sur l'anti-impérialisme (et qu'Akala étend à la suprématie blanche) nous éclaire sur la raison de notre présence des Noirs dans ce pays («parce que vous étiez là-bas») et sur leur position sociale quand ils sont venus au Royaume-Uni (en clair, pour faire des boulots de m...), elle nous est inutile pour expliquer d'autres phénomènes.

Par exemple : comment le racisme fonctionne-t-il entre les groupes non blancs, par exemple le racisme des Indiens envers les Noirs ? pourquoi les Noirs originaires des Caraïbes ont-ils eu moins de succès sur le plan matériel que les Indiens arrivés au Royaume-Uni à la même époque, ou même que les Africains arrivés plus récemment ? pourquoi les jeunes garçons blancs de la classe ouvrière continuent-ils à être les moins bons élèves ?

De toute évidence, l'histoire du colonialisme et des luttes de libération nationale est importante pour comprendre les expériences qu'ont vécues les gens et qui ont contribué à la compréhension que les Noirs ont forgée de leur propre situation en Grande-Bretagne dans les années 70. Cependant, le rôle de la classe dans ces luttes est souvent sous-estimé. Dans les luttes anti-impérialistes au sein de l'ex-empire, le rôle de la bourgeoisie nationale dans les combats pour chasser l'ennemi blanc est obscurci ; et l'accent mis sur la «blanchité» et la supériorité blanche comme moteurs de l'expansion coloniale constitue un point problématique dans l'analyse d'Akala.

Bien sûr, il existait un système intellectuel qui tentait de justifier les hiérarchies raciales et la déshumanisation des Noirs ; mais ce racisme «scientifique», cette idéologie, n'existait pas en elle-même, ou en tant qu'idéologie «anti-noire» inhérente et antérieure. Elle a plutôt servi à justifier l'expansion capitaliste et à préserver le caractère supposé «naturel» de l'ordre social et des divisions au sein de la classe ouvrière. Nous parlons ici du «fardeau de l'homme blanc» qui a imposé un système colonial d'esclavage et de pillage des ressources comme épine dorsale de l'industrialisation.

Selon Akala, cette mythologie autour de la dichotomie Noir = mauvais et Blanc = bon a une longue histoire qui remonterait aux fils maudits de Cham<sup>4</sup> dans la Bible (à titre posthume) et plonge ses racines

---

<sup>3</sup> La population dite «noire» ou «afro-américaine» représente, selon le dernier recensement, 43,5 millions de personnes. La population grecque : 10,74 millions (NdT).

<sup>4</sup> Sur la diffusion du mythe de Cham (le fait que Noirs seraient condamnés à être les esclaves de Blancs), si l'on effectue une petite recherche sur Internet, il est assez amusant que, selon les sources, on en accuse un chrétien (un dénommé Origène, 185-253), un juif du XIII<sup>e</sup> siècle, (David ben Amram dans

dans l'histoire et la culture européennes, ainsi qu'au Moyen-Orient et en Afrique du Nord avant cela. Cependant, une idéologie fondamentalement hostile aux Noirs<sup>5</sup> ne peut être dissociée du contexte dans lequel elle s'est développée, à savoir dans un système de hiérarchies et d'oppression qui existait déjà. Ainsi, désigner l'hostilité radicale contre les Noirs comme étant la raison d'un racisme particulièrement persistant dont souffrent les Noirs finit par devenir une explication tautologique.

Un autre problème surgit lorsque Akala tente d'établir une différence entre le nationalisme noir et le nationalisme blanc. En retraçant leurs généalogies différentes, il cherche en fait à postuler que nationalisme noir = bon et nationalisme blanc = mauvais. Il s'avance sur un territoire dangereux et il finit par reproduire les idées binaires qui séparent le Noir du Blanc, et la méchanceté de la bonté. Pour faire valoir son point de vue, il finit par vanter les vertus de quelques nationalistes noirs célèbres, comme Bob Marley et Mohammed Ali (nom que prit le boxeur afro-américain Cassius Clay) plutôt que d'évoquer d'autres nationalistes noirs comme Idi Amin Dada et Robert Mugabe. Akala simplifie également les divergences politiques profondes au sein de la «communauté noire», par exemple en ne mentionnant pas la rupture de Mohammed Ali avec Malcolm X, lorsque ce dernier s'est éloigné du nationalisme islamique noir pour se rapprocher du marxisme, ce qui a finalement coûté la vie à Malcolm X.

Même beaucoup plus tôt, durant des campagnes comme celle en faveur des Scotsborro Boys<sup>6</sup>, les différences politiques entre les libéraux noirs de la NAACP et les communistes noirs étaient très profondes – et exprimaient des divisions de classe importantes au sein de la «communauté noire», même à l'époque de la ségrégation triomphante et de la période dite de «Jim Crow». L'analyse raciale d'Akala se prête à ce genre de généralisations ; ce faisant, elle efface la «nuance et la subtilité» qu'il préconise plus loin dans son livre. Toute politique de classe révolutionnaire doit remettre en question le nationalisme, que ses porte-parole appartiennent ou pas à une minorité opprimée.

A plusieurs reprises, Akala souligne les limites de l'hostilité radicale contre les Noirs en tant que principal moteur du racisme. Lorsqu'il évoque l'esclavage en tant que phénomène historique qui a précédé l'importation d'esclaves originaires d'Afrique vers les Etats-Unis, il explique que les Noirs représentaient souvent une minorité au sein de la population des esclaves, par exemple au sud de l'Espagne. Il affirme aussi que l'esclavage des Noirs dans les Amériques n'était pas inévitable. Selon Akala, la violence du processus de déshumanisation des esclaves noirs en particulier à cette époque découle de l'idéologie qui remettait en question leur humanité même.

Alors que tous les esclaves avaient pourtant été jusqu'alors considérés comme inférieurs et que tous ceux appartenant à des ordres inférieurs étaient maltraités, Akala maintient son hypothèse d'une «exception noire». Selon lui, c'est le racisme «scientifique» qui a placé les esclaves noirs au niveau le plus bas, celui des sous-hommes, et fait de leur traitement le pire qui ait jamais existé. Bien qu'il pense

---

le *Midrash hagadol*), les musulmans et les créoles d'origine espagnole d'Amérique latine. Bref, chacun selon son orientation idéologique ou religieuse se refile la patate chaude... (NdT).

<sup>5</sup> Dans le texte anglais, l'auteur emploie le terme *blackness* (et donc aussi celui d'*anti-blackness*) qui se traduit en français par «négritude», «noiritude» ou «noirité», termes qui me semblent beaucoup trop «intellos» et connotés identitaires, donc je ne les ai pas utilisés ici. Sur ces notions politiquement douteuses et théoriquement faiblardes, on pourra lire ces deux articles : «Blanchité» et «races sociales» : un festival de contradictions et de contorsions théoriques » <http://mondialisme.org/spip.php?article2670> et « “Race”, “genre” et tours de passe biologiques » <http://www.mondialisme.org/spip.php?rubrique175>. (NdT).

<sup>6</sup> Ces neuf jeunes garçons noirs, âgés de 12 à 20 ans, furent faussement accusés de viol et condamnés à mort dans les années 1930. Ils passèrent des décennies en prison avant d'être « libérés » et reconnus innocents (NdT).

que la cupidité capitaliste n'explique pas totalement pourquoi les esclaves noirs ont été les plus mal traités, il souligne que le racisme systémique n'aurait pu apparaître avant que le «fossé technologique» entre l'Afrique et l'Europe ne devienne un gouffre.

Ce processus de développement capitaliste peut être interprété soit comme un «impérialisme blanc», soit comme le fonctionnement normal d'un système capitaliste qui devient plus global, plus intense et dépend du sous-développement d'autres régions. Pour ce qui nous concerne, cette seconde position permet de mieux comprendre l'évolution historique. Il ne s'agit pas seulement d'une différence sémantique avec Akala ; ce choix influence aussi la façon dont nous définissons nos impératifs politiques pour surmonter l'oppression et le racisme et construire une nouvelle société.

Les lacunes dans l'analyse de classe deviennent encore plus béantes lorsque Akala évoque certaines contradictions qui éclatent parmi les opprimés quand certains d'entre eux gravissent l'échelle sociale. Ainsi, par exemple, à propos de Toussaint L'Ouverture durant la révolution haïtienne, l'auteur écrit : *«le leader charismatique et militaire brillant de la révolution haïtienne fut lui-même, à un moment donné, un esclavagiste. Il institua un régime du travail draconien alors qu'il était gouverneur d'Haïti, fit exécuter son propre "neveu" adopté pour avoir été trop agressif à l'égard des "planteurs" français – des propriétaires d'esclaves – et il dénonça même aux Britanniques une révolte d'esclaves en Jamaïque, dont les instigateurs présumés furent pendus»*.

Comment Akala explique-t-il ces événements ? *«Les humains sont complexes»*, affirme-t-il ! Mettre l'accent sur les *«imperfections et les contradictions humaines»* ne peut que conduire à une analyse superficielle de ce qui se passe lorsque des individus acquièrent du pouvoir et développent des intérêts de classe différents.

Akala écrit : *«d'un point de vue panafricaniste, comment les "Occidentaux noirs" qui réussissent socialement réagiront-ils face à ce monde en mutation ? Allons-nous maintenir des liens émotionnels avec les intérêts du Sud global au-delà d'une ou deux générations, ou tomberons-nous dans le piège de la "bourgeoisie noire" que l'écrivain afro-américain Franklin Frazier<sup>7</sup> déplorait déjà en 1957 ? Le confort relatif et les privilèges nous conduiront-ils vers le pire des changements ?»*

Pourquoi les Noirs éviteraient-ils *« le pire des changements »* ?! À moins de penser qu'une raison spirituelle mystérieuse détermine leur statut moral intrinsèquement plus élevé, cette citation montre comment les suppositions d'Akala d'une supériorité fondée sur des expériences communes d'oppression excluent la possibilité que les Noirs soient soumis aux mêmes forces de classe que tous les autres êtres humains.

Il commet une erreur similaire lorsqu'il parle des élites africaines – à la fois en tant que partenaires commerciaux des Britanniques et intermédiaires durant la traite négrière, et maintenant, en tant que banquiers ou politiciens de toute sorte. Il met simplement *«leur avidité et leur caprice»* sur le compte de leurs *«faiblesses humaines»*, qui seraient elles-mêmes le résultat d'un *«phénomène complexe»*. Les *«faiblesses humaines»* ne peuvent rendre compte de la dynamique changeante de la lutte de classe et des relations de classe, et cette omission flagrante affaiblit considérablement l'analyse d'Akala.

Akala est ouvertement pessimiste quant à la direction à prendre ; il pense que, piégés par l'histoire et le racisme sous ses formes institutionnelles actuelles, les Noirs du Royaume-Uni rejoindront régulièrement le quart-monde (l'*« underclass »*) des Blancs. Son analyse se place davantage du côté de la *«race stratifiée par la classe»*, que de la classe comme base à partir de laquelle le racisme peut être utilisé et reproduit, et cette position aboutit inévitablement à un cul-de-sac politique.

Les réflexions d'Akala sur la « blanchité » critique sont cependant intéressantes. Selon lui, les notions d'infériorité et de supériorité raciales affectent autant les oppresseurs que leurs victimes, d'autant plus

---

<sup>7</sup> Edward Franklin Frazier (1894-1962), sociologue très important aux Etats-Unis. Un seul de ses livres a été traduit en français : *Bourgeoisie noire*, Plon, 1955 (NdT).

que le sentiment d'identité de l'opresseur est construit sur des bases plus fragiles, puisqu'il est fondé sur la négation de l'Autre. Il est également intéressant de lier les changements qui interviennent dans le développement capitaliste et l'avènement des prochaines superpuissances mondiales avec l'insécurité croissante de la « blanchité » et ce que cela signifie réellement dans différents paysages géopolitiques. Cependant, lorsqu'il réfute l'affirmation d'un « génocide blanc » avancée par l'extrême droite, il écrit : *« Aux États-Unis, les personnes racialisées comme blanches, qu'elles deviennent minoritaires ou pas, détiendront encore pratiquement tous les principaux leviers du pouvoir économique, militaire et politique. »*

Il s'agit là d'une réflexion à la fois étrange et trompeuse. De nombreux Noirs occupent des postes de pouvoir aux États-Unis, avec des conseils municipaux à majorité noire, des maires noirs, etc. Pourquoi, dans une situation démographique changeante, les Blancs continueraient-ils automatiquement à dominer ? Et de quels Blancs parlons-nous vraiment ? Certainement pas les millions d'Euro-Américains qui composent le quart monde en Amérique du Nord....

Akala explique bien comment le long héritage historique de l'esclavage et des relations coloniales peut expliquer les racines du racisme. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est bien sûr de savoir comment le racisme est vécu dans la Grande-Bretagne actuelle, sous quelles formes, et pourquoi persiste-t-il, malgré la fin du colonialisme, de l'esclavage et de la ségrégation sanctionnée par l'État comme aux États-Unis, et malgré l'élaboration d'une législation formelle en matière d'égalité qui interdit les discriminations fondées sur la couleur de peau et autres phénotypes.

Soucieux de répondre à ces questions, Akala raconte son expérience personnelle du racisme pour décrire et éclairer le fonctionnement actuel et récent du racisme institutionnel (en particulier tout au long de son enfance dans les années 80 et 90, mais aussi pour la génération de ses parents et grands-parents). Il se concentre en particulier sur l'école et l'éducation en tant que force motrice de la reproduction du racisme, et sur les activités des « forces de l'ordre », qui ciblent les jeunes Noirs comme les principaux auteurs de délits et de crimes.

Dans l'ensemble, ce livre vaut la peine d'être lu. Mais la rareté de ses propositions politiques trahit l'absence d'une analyse de classe plus approfondie, nécessaire pour vraiment comprendre comment le racisme se reproduit et ce qui peut être fait pour miner et combattre ce fléau. A quoi nous sert le panafricanisme quand l'inégalité se creuse entre les riches et les pauvres et que de plus en plus de couches de la population sont privées de leurs droits ? Le panafricanisme ou l'anti-impérialisme ne finissent-ils pas par excuser l'oppression et l'exploitation organisées par les États post-coloniaux ou post-apartheid ?

Akala a peut-être raison de dire que la population noire du Royaume-Uni appartient essentiellement à la classe ouvrière – mais attention de ne pas simplifier un groupe social complexe. Il existe des cadres noirs de haut rang, tout comme des journalistes, des universitaires, des intermédiaires politiques, des chefs religieux, des flics noirs. Il y a des néolibéraux, des socialistes et des fondamentalistes chrétiens noirs. Le racisme contre les Noirs de la classe ouvrière est imprégné d'un mépris envers les classes inférieures – le racisme lui-même a une stratification de classe claire et ne crée pas nécessairement une expérience unificatrice.

Si nous examinons comment la classe ouvrière s'organise dans des secteurs où les travailleurs noirs sont surreprésentés (logements HLM, emplois au salaire minimum, prisons), une approche de classe unifiée contribue davantage à miner et combattre le racisme que la politique fondée sur l'« exception noire ». La classe doit s'unifier par le bas – et cette unification signifie que les différences entre les travailleurs en termes d'origine ethnique, de langue, de statut migratoire, de sexe ne sont pas traitées comme des identités, mais comme des questions qui posent des défis organisationnels supplémentaires sur la voie de la lutte prolongée contre l'exploitation et l'oppression.

\* **Angry Workers of the World, juillet 2019**